

Retour sur une critique politique. Le jeune Marx et la fameuse phrase sur l'« opium du peuple »

L'Humanité Vendredi 16 Octobre 2020

Jean-Michel Galano Philosophe

Les « œuvres de jeunesse », qu'elles soient d'un artiste ou d'un philosophe, ont un charme qui leur est propre : celui d'une période où l'auteur commence à parler de sa voix propre, sans avoir totalement rompu avec ses maîtres et son enfance. Cette hésitation révèle un moment initial de fragilité, mais aussi de simplicité qui rend plus facile l'approche de l'œuvre elle-même. Tous les grands créateurs ont eu leur « période bleue ». Il ne faut pas les y réduire.

Cela est vrai aussi de Marx. Le jeune philosophe voyait dans la religion, comme toute une tradition de pensée matérialiste l'y appelait, l'illusion qui aliénait les êtres humains. Il cesse d'être « le jeune Marx » quand il rompt, de façon fracassante, avec cette idée. Dès les premières lignes de *l'Idéologie allemande*, il dénonce avec force cette idée « *innocente et puérile, de moutons qui se prennent et qu'on prend pour des loups* » : si les humains sont aliénés, et ils le sont, ce n'est pas à cause de la façon dont ils se représentent le monde et leur misère, c'est leur misère même qui est aliénante.

D'où la fameuse phrase « *la religion est l'opium du peuple* ». Cette phrase est précédée d'une autre, qui en donne la clé : « *La religion est l'expression fantasmagorique d'une misère réelle, et aussi une protestation contre cette misère.* » La religion est à la fois un sédatif et quelque chose comme une fumée qui s'exhale d'un feu (que de rituels religieux comportent de l'encens !). Mais c'est le feu qui est important, pas la fumée. Et le feu, le foyer, la forge de la production, ce sont les rapports sociaux, pas la conscience ou plutôt l'inconscience religieuse. La religion, et c'est vrai de toute religion, est un signe, un symptôme. La vraie critique, ce n'est pas sur elle qu'elle doit s'exercer, mais sur les causes réelles de l'aliénation des êtres humains. Que tant de hiérarchies religieuses soient inféodées aux hiérarchies économiques et politiques est un fait indéniable, déjà souligné par Spinoza au XVIIe siècle, mais qui appelle justement une critique politique.

Cette critique politique n'est d'ailleurs pas absente des œuvres de maturité que sont les *Grundrisse* et *le Capital*. Mais ce qu'il convient de souligner, c'est que, quand la question de la religiosité fait retour dans ce dernier texte, c'est à propos non pas des institutions religieuses, mais du fétichisme de la marchandise : le travail réel n'apparaît pas dans la marchandise que j'achète ou que j'exhibe éventuellement comme un « *signe extérieur de richesse* ». Médiatisés par ces « *fétiches* » que sont les marchandises, les rapports entre les humains apparaissent comme des rapports entre les choses : moi j'ai un vêtement de marque, moi j'ai le dernier modèle de smartphone, moi j'ai...

À une époque où l'on cherche à séparer les gens en fonction de leur croyance ou de leur non-croyance, il serait peut-être avisé de prendre dans les écrits de maturité de Marx ce qui nous permet, cent cinquante ans après, de penser l'actualité des aliénations d'aujourd'hui. Mieux avisé en tout cas que de sacraliser (!) des écrits de jeunesse qui, quelle que soit leur fraîcheur, n'expriment qu'un moment transitoire de la pensée de Marx.